

membres la vigueur de l'âge mûr, avait courbé le corps de la mère et affaibli ses pas. Les yeux qui l'avaient réjouie ne la regardaient plus, le bras qui aurait dû la soutenir n'était plus passé au sien. Elle occupait son vieux banc, mais il y avait une place vide à côté d'elle. Elle regardait son livre de prières avec autant de soin qu'auparavant, et des marques indiquaient les passages, mais il n'y avait plus personne pour lire avec elle, et ses larmes tombaient en abondance et troublaient sa vue.

"Les voisines étaient aussi bonnes qu'autrefois, mais elle détournait la tête lorsqu'on la saluait. Elle ne s'arrêtait plus sur la verte pelouse, elle n'avait plus de rêve de bonheur. La pauvre désolée rabattait son bonnet de laine sur ses yeux et hâtait de rentrer chez elle.

"Vous dirais-je que le jeune garçon s'était lié avec des hommes dépravés et perdus?... Hélas! vous l'avez deviné.

"En regardant en arrière les jours de son enfance, il ne se rappelait rien qui ne fut lié avec la longue série de souffrances endurées pour lui par sa pauvre mère, et cependant, sans crainte de l'accabler de douleur, sans reconnaissance pour ce qu'elle avait été pour lui, ce fils dénaturé comme le père, poursuivait une carrière de crimes qui devait le perdre et le déshonorer.

"La mesure du malheur de la pauvre femme Latran était sur le point d'être comblée.

"De nombreux délits avaient été commis à Montréal, où son fils s'était réfugié. Comme les coupables n'avaient pas été découverts, leur hardiesse augmentait.

"Un vol audacieux commis dans le magasin d'un orfèvre de la rue Notre-Dame, accompagné de circonstances aggravantes, nécessita des recherches rigoureuses sur lesquelles les coupables n'avaient pas compté. Comme le jeune Latran était employé chez l'orfèvre où le vol avait été commis, il fut soupçonné avec trois de ses compagnons, arrêté, mis en prison, jugé et condamné à sept ans de détention.

"Au moment de la sentence, la chambre du tribunal retentit d'un cri terrible.

A. C.

(La fin au prochain numéro)

## LE PETIT MALADE

Le médecin, le chapeau à la main.—C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

La mère du petit malade.—C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figarez-vous, ce pauvre mignon, (je ne sais pas comment ça se fait) depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin.—Il tombe!

La mère.—Tout le temps; oui, docteur.

Le médecin.—Par terre!

La mère.—Par terre.

Le médecin.—C'est étrange..... Quel âge a-t-il?

La mère.—Quatre ans et demi.

Le médecin.—Le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là.... Et comment ça lui a-t-il pris?

La mère.—Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfle ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses petits pieds. Pouf! il tombe!

Le médecin.—Un faux pas, peut-être.

La mère.—Attendez!... Je me précipite; je le relève.... Pouf! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore.... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur (je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin.—Voilà qui tient du merveilleux.... Je puis voir le petit malade?

La mère.—Sans doute.

(Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empaquetée de confitures séchées).

Le médecin.—Il est superbe, cet enfant-là!... Les actes ne sont rien, et la méthode qui nous y mène est tout.—MAURICE BARRÉS.

Mettez-le à terre, je vous prie. (La mère obéit l'enfant tombe.)

Le médecin.—Encore une fois, s'il vous plaît. (Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.)

Le médecin.—Encore.

(Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade qui tombe tout le temps).

Le médecin, rêveur.—C'est inouï. (Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.) Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part?

Le petit malade.—Non monsieur.

Le médecin.—Tu n'as pas mal à la tête?

Le petit malade.—Non monsieur.

Le médecin.—Cette nuit, tu as bien dormi?

Le petit malade.—Oui, monsieur.

Le médecin.—Et tu as appétit, ce matin? mangerais-tu volontiers une petite soupe?

Le petit malade.—Oui, monsieur.

Le médecin.—Parfaitement. (Compétent.) C'est de la paralysie.

La mère.—De la para!... Ah Dieu! (Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

Le médecin.—Hélas, oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

(Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup):

Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais...

(Puis éclatant) Eh sacré dié, madame, qu'est ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie?

La mère, stupéfaite.—Mais, docteur....

Le médecin.—Je le crois tonnerre de Dieu bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds.... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon!!!

G. COURTELINE.

## LES COLONIES PERDUES PAR LA FRANCE EN 1763

Par le traité de Paris, passé le 10 février 1763 entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, la France perdait les colonies suivantes au profit de l'Angleterre:

En Europe: l'île de Minorque (une des îles Baléares);

En Asie: l'Hindoustan, sauf les villes de Chandernagor, Pondichéry, Karikal, Yanaon et Mathé, où nous n'avions plus le droit d'élever de fortifications sans l'autorisation de l'Angleterre.

En Afrique: Saint Louis et les rivières du Sénégal;

En Amérique: l'Acadie, capitale Halifax; l'immense empire du Canada, capitale Québec; l'île du Cap Breton, capitale Sydney; les bouches du Saint-Laurent; la vallée de l'Ohio et la rive gauche du Mississipi;

Dans les Antilles: les îles Dominique, Saint-Vincent, Tabago, Grenade et les Grenadilles.

Enfin, pour dédommager l'Espagne de la Floride qu'elle avait cédée à l'Angleterre nous lui céditions la riche province américaine de la Louisiane.

En France, il nous fallait démolir les fortifications de Dunkerque, du côté de la mer. Par contre, l'Angleterre nous rendait Belle-Isle sur la côte de Bretagne.

Tout furent les conditions de cette paix honteuse. La guerre avait commencé pour deux ou trois chétives habitations; les Anglais y gagnèrent 2,000 lieues de terrain. Cependant l'opinion publique ne s'émut pas beaucoup de cette ruine. Elle faisait plus attention à Soubise qu'à Duplex ou à Montcalm; elle se souciait plus de Rosbach ou du traité d'Hubertsbourg que de "quelques arpents de neige," comme Voltaire appelle le Canada. Nous, qui voyons aujourd'hui le Dominion du Canada s'étendre d'un océan à l'autre, l'empire indien couvrir une surface égale au tiers de l'Europe et renfermer une population de 250 millions d'âmes, nous ne pouvons penser, sans une profonde douleur, à la perte de pareilles colonies.

## CONVERSIONS PHOTOGRAPHIQUES

Tout le monde connaît les usages de la photographie instantanée. Nul n'ignore combien il est difficile d'échapper à ces petits appareils horriblement indiscrets qui se dissimulent aisément dans le trou d'une serrure ou dans la pomme d'une canne. Arton lui-même s'y laissa prendre.

Voici maintenant que les Anglais emploient la photographie instantanée... à la moralisation.

Une grande société de tempérance anglaise vient d'inventer l'ingénieux système suivant pour convertir les nombreux pochards de la capitale et les amener à résipiscence.

Cette société a désigné un certain nombre de ses membres qui sont chargés de filer tous les ivrognes qu'ils rencontrent et, à l'aide d'un petit appareil instantané, de les photographier dans toutes les poses, sans qu'ils s'en doutent, bien entendu.

Et le lendemain, quand notre pochard a repris son travail ou ses occupations, on vient lui présenter la série des épreuves révélatrices où il peut se voir—ô honte!—trébuchant dans le ruisseau ou se battant avec un inoffensif bec de gaz.

Le moyen est infaillible, assure-t-on, et le pauvre pochard, désormais corrigé, n'a plus qu'à se laisser enrôler dans la société de tempérance, où il retrouve de vieilles connaissances, anciens disciples de Gambrinus.

## PROPOS DU DOCTEUR

DES INTERMITTENCES DU CŒUR.—On donne ce nom à un état dans lequel les mouvements du cœur peuvent s'interrompre d'une façon complète pendant quelques secondes. Rien de plus facile à constater: il suffit de se prendre le pouls à soi-même et on s'apercevra que, de temps à autre, une pulsation manque: le cœur a oublié de battre. Je commence par dire que beaucoup de personnes présentent ce phénomène à l'état normal, sans être en aucune façon malades. D'autres, en retenant leur respiration, ont la faculté de déterminer à volonté chez elles des intermittences du cœur; les magiciens de l'Inde usaient fréquemment de ce subterfuge pour frapper d'étonnement les spectateurs.

Ce symptôme peut s'observer également dans certaines maladies du cœur; souvent aussi, les intermittences sont liées à un état nerveux et constituent une espèce de névrose. Ordinairement peu graves, elles ont le don d'effrayer fortement les malheureux qui tout à coup se découvrent cette particularité en s'amusant à se compter le pouls. Traitement: le mépris le plus absolu, tant qu'on ne se découvre pas un autre symptôme et que la santé paraît bonne.

LES REFROIDISSEMENTS.—Les refroidissements, parfois si graves, prennent très souvent par les pieds.

Il est donc important d'avoir toujours les pieds chauds. Pour cela, il ne faut jamais se chauffer étroitement: les souliers, lorsqu'ils sont trop justes, pressent contre la plante du pied et empêchent la circulation du sang; lorsqu'au contraire ils n'embrassent pas le pied trop étroitement, le sang conserve son libre cours et l'espace compris entre le cuir et le bas est suffisamment rempli d'air chaud.

Il ne faut jamais rester avec les pieds humides. On s'imagine souvent, et à tort, que lorsque les pieds ne sont pas mouillés tout à fait, il est inutile de changer de chaussures lorsqu'on demeure immobile; c'est une erreur, car en s'évaporant de la chaussure l'humidité retire au pied lui-même sa chaleur, et la transpiration est aussi interrompue, ce qui crée un danger.

LES CORPS ÉTRANGERS DANS L'ESTOMAC.—On ne saurait se figurer le nombre de corps étrangers avalés soit par mégarde, soit par étourderie, pièces de monnaie, aiguilles, épingles, clous, sans compter les râteliers, les cuillers et les fourchettes. Tous ces corps peuvent déterminer les accidents les plus graves et parfois on ne parvient à les extraire qu'en ouvrant l'œsophage ou l'abdomen.

Afin d'éviter de recourir à ces opérations et dans le but de provoquer l'expulsion de ces corps étrangers, le professeur Billroth, de Vienne, emploie un procédé assez ingénieux. Ce procédé consiste à faire manger pendant quelques jours au malade une certaine quantité de pommes de terre pour produire une dilatation suffisante du tube intestinal pour chasser le corps étranger par les voies naturelles.

Depuis qu'il emploie ce moyen, M. Billroth n'a eu que très rarement l'occasion de pratiquer la gastrotomie. Dernièrement, M. Salzar a présenté à la Société impériale des médecins de Vienne plusieurs corps étrangers expulsés par ce procédé: un clou de six centimètres de longueur, une aiguille et un râtelier de cinq centimètres de long sur trois de large.